LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à A. Mahé & A. Libertad
22, rue de la Barre
PARIS XVIIIe

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS
FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »
ÉTRANGER
Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

DEUXIÈME ANNÉE — N° 90 | DIX CENTIMES | JEUDI 27 DÉCEMBRE 1906

ET QUE CRÈVE LE VIEUX MONDE

Un Souhait

Ah ! Ah ! C'est le jour de l'an !

La voix claire de l'enfant et la voix cassée du vieillard entonnent la même ballade : La ballade des vœux et souhaits.

L'ouvrier à son patron, le débiteur à son créancier, le locataire à son propriétaire, disent la ritournelle de la bonne et heureuse année.

Le pauvre et la pauvresse s'en vont par les rues chanter la complainte de la longue vie.

Ah ! Ah ! C'est le jour de l'an !

Il faut que l'on rie ! Il faut que l'on se réjouisse. Que toutes les figures prennent un air de fête. Que toutes les lèvres laissent échapper les meilleurs souhaits. Que sur toutes les faces se dessine le rictus de la joie.

C'est le jour du mensonge officiel, de l'hypocrisie sociale, de la charité pharisienne.

C'est le jour du truqué et du faux, c'est le jour du vernis et du convenu.

Les faces s'illuminent et les maisons s'éclairent ! Et l'estomac est noir et la maison est vide ! Tout est apparat, tout est façade, tout est leurre, tout est tromperie ! La main qui serre la vôtre est une griffe ou une patte. Le sourire qui vous accueille est un rictus ou une grimace. Le souhait qui vous reçoit est un blasphème ou une moquerie.

Dans la curée âpre des appétits, c'est l'armistice, c'est la trêve. Dans l'âpre curée des batailles, c'est le jour de l'an.

On entend l'écho qui répète la voix du canon et qui redit le sifflet de l'usine. La mitrailleuse fume encore et encore la chaudière laisse échapper la vapeur. L'ambulance regorge de blessés et l'hôpital refuse les malades. L'obus a ouvert ce ventre et la machine a coupé ce bras. Les cris des mères, les pleurs des enfants font retentir à nos oreilles l'affreuse mélodie de la douleur, toujours la même.

Le drapeau blanc flotte : c'est l'armistice, c'est la trêve, et pour une heure et pour un jour, les mains se tendent, les faces se sourient, les lèvres bégaient des mots d'amitié : Ricanements d'hypocrisies et de mensonges.

Bonne vie à toi, propriétaire qui me jetteras sur le pavé de la ville sans t'occuper du froid ou de l'averse ?

Bonne vie à toi, patron, qui me diminuas ces jours derniers, parce que faiblissait mon corps après la dure maladie que je contractai à ton service ?

Bonne vie, bonne année à vous tous, boulangers, épiciers, débitants qui enserraient ma misère de vos péages honteux et qui tenaient commerce de chacun de mes besoins, de chacun de mes désirs !

Et bonne vie et bonne santé à vous, mâles et femelles lâchés à travers la civilisation ; bonne vie à toi, ouvrier honnête, à toi, maquereau régulier ; à toi, cataloguée du mariage, à toi, inscrite aux livres de police, à vous tous dont chacun des gestes, chacun des pas est un geste et un pas contre ma liberté, contre mon individualité ?

Ah ! Ah ! bonne vie et bonne santé ?

Vous voulez des vœux, en voilà.

Que crève le propriétaire qui détient la place où j'étends mes membres, et qui me vend l'air que je respire !

Que crève le patron qui, de longues heures fait passer la charrue de ses exigences sur le champ de mon corps !

Que crèvent ces loups âpres à la curée qui prélèvent la dîme sur mon coucher, mon repos, mes besoins, trompant mon esprit et empoisonnant mon corps !

Que crèvent les catalogués de tous sexes avec lesquels les désirs humains, ne se satisfont que contre promesses, fidélités, argent ou platitudes !

Que crèvent l'officier qui commande le meurtre et le soldat qui lui obéit ; que crèvent le député qui fait la loi et l'électeur qui fait le député.

Que crève le riche qui s'accapare si large part du butin social, mais que crève surtout l'imbécile qui lui prépare sa pâtée.

Ah ! Ah ! c'est le jour de l'an !

Regardez donc autour de vous. Vous sentez plus vivant que jamais le mensonge social. Le plus simple d'entre vous, devine partout l'hypocrisie gluante des rapports sociaux. Le faux apparaît à tous pas. Ce jour-là, c'est la répétition de tous les autres jours de l'an. La vie actuelle n'est faite que de mensonge et de leurre. Les hommes sont en perpétuelle bataille. Les pauvres se baladent du sourire de la concierge au rictus du bistro et les riches de l'obséquiosité du laquais aux flatteries de la courtisane. Faces glabres et Masques de joie.

La caresse de la putain a comme équivalent le sourire de la femme mariée. Et la défense du maquereau est pareille à la protection de l'époux. Truquages et intérêts

Pour que nous puissions chanter la vie, un jour, en toute vérité, il faut, disons-le bien hautement, laisser le convenu et faire un âpre souhait :

Que crève le vieux monde

avec son hypocrisie, sa morale, ses préjugés qui empoisonnent l'air et empêchent de respirer.

Que les hommes décident tout à coup de dire ce qu'ils pensent Faisons un jour de l'an, où l'on ne se fera pas de souhaits et de vœux mensongers, mais où, tout au contraire on videra sa pensée à la face de tous.

Ce jour-là les hommes comprendront qu'il n'est véritablement pas possible de vivre dans un pareille atmosphère de luttes et d'antagonismes. Ils chercheront à vivre d'autre facon. Ils voudront connaître les idées, les choses et les hommes qui les empêchent de venir à plus de bonheur. La Propriété, la Patrie, les Dieux, l'Honneur courront risques d'être jetés à l'égout avec ceux qui vivent de ces puanteurs.

Et sera universel ce souhait qui semble si méchant et qui est pourtant rempli de douceur :

Que crève donc le vieux monde !

Albert LIBERTAD.

Chiquenaudes
ET
Croquignoles

LA FLICOMANIE.

Il s'appelle Thouvenot. Il protégea l'ordre à Saint-Denis.

Il avait été un soldat modèle ; pour le récompenser on le mit flic, Il continua à tuer, à frapper, à violenter, à brutaliser.

C'est un honnête citoyen qui a tous les droits à port d'armes. Il a un petit désaccord avec son fils et sa compagne.

Il sait ce qu'il faut faire pour ramener les gens à la sagesse : les traiter à coups de revolver et à coups de sabre. C'est ce qu'il fait.

La flicomanie est une maladie redoutable.

◆◆◆

LE MIRACLE DE SAINT-JANVIER.

Deux fois par an les chanoines de la basilique de Saint-Janvier font bouillir au nez des fidèles le sang de leur saint.

Un bougre de savant vient de montrer que ces messieurs chanoines le font à la blague. Ils secouent et ils chauffent le sang avec esprit. Le savant a refait l'expérience avec du sang de veau. Ça a fort bien réussi.

A présent, il paraît que le veau était sain et qu'on pût manger sa viande en toute tranquillité. On n'aurait pas pu en dire autant du sieur Janvier.

◆◆◆

LES RISQUES DU MÉTIER.

Le comte Alexis Ignatieff, membre du conseil de l'Empire et ancien gouverneur général de Kieff, Volkynie et Pédolie vient d'être tué de six balles dans la peau ; ceci au milieu de ses collègues.

J'imagine la figure de ces derniers et je ne les plains pas trop. Le copain plombier exposé à tomber des toits peut difficilement changer de métier. Si les accidents du travail semblent trop grands à ces messieurs rien ne les empêche d'en changer,

◆◆◆

UN BON TUNNEL.

Le percera-t-on, oui ou non. Non, dit l'âme anglaise guerrière et patriote. Et en écho toutes les âmes guerrières et patriotes de chaque nation d'Europe répètent : « Non ! c'est impossible. — Ce serait pourtant un travail fort intéressant, hasarde timidement le bon sens égaré de ci, de là. — Intéressant ! Et l'immunité anglaise, qu'en faites-vous ? Et les risques d'envahissement à main armée. Le tunnel aurait une utilité toute prosaïque. Il faut savoir la sacrifier devant l'esprit batailleur des hommes. — Ah !... bien ! » Et le bon sens s'esquive prudemment.

INTÉRIM.

Un Beau Jour

Dans la grande salle de l'école, un bourdonnement courut, annonçant aux moins avertis le court répit entre deux exercices, le changement tant goûté des enfants, quand il n'amène pas quelque chose de trop fastidieux.

Banale et correcte, l'institutrice se dirigea tranquillement vers le tableau noir. C'était l'heure, inscrite au programme, d'un exercice de composition française. Posément, elle écrivit en cursive élégante le texte de la rédaction, texte prévu, fatal par ce commencement de janvier : « Racontez comment vous avez passé le jour du premier de l'an. Dites quels cadeaux vous ont été faits et les impressions que vous avez ressenties. »

Puis, toujours grave, avec la satisfaction du devoir accompli, Madame réintégra son « bureau » et confiante dans la sagesse de ses élèves, se perdit dans la lecture d'un quelconque roman.

Du reste, il n'y avait dans le petit monde aucune velléité de révolte, aucun désir de bavardage, rien que l'idée fixe de raconter des merveilles, de dire les cadeaux reçus, les pièces blanches, les gâteaux empiffrés et les petits verres de liqueur qu'on permet ce jour-là parce que c'est doux après tout, et que ça ne peut pas faire de mal. Même, je soupçonne qu'on s'essaya sur bien des cahiers, à jeter de la poudre aux yeux, à conter des réceptions splendides, des goûters mirifiques, à parler de poupées hautes comme çà, avec des cheveux longs, longs et frisés, et des ménages, et des voitures, et une avalanche d'oranges bien jaunes et de fondants merveilleux.

Madame avait eu bien tort de choisir ce sujet, si aise à trouver, il est vrai. Ce soir elle aurait à lire des devoirs rudement longs et le roman ne pourrait être terminé.

Pourtant, la petite Marthe, après avoir lentement écrit le texte de l'exercice, mit machinalement le bout de son porte plume entre ses lèvres et les yeux vagues rêva. C'était une petite fille de peu d'imagination, c'est à dire ayant la naïveté de ne pas voir la vie en mettant sur son nez rouge les lunettes dorées de l'illusion. Autrement dit, elle n'avait pas pour deux sous de malice et, en toute franchise, ne savait ce qu'elle pourrait bien écrire comme développement au sujet proposé.

Le jour de l'an ! Un jour comme les autres en somme. Pire, peut être, parce que le père avait avait bu plus que de coutume, que l'école étant fermée, Marthe n'avait pu se réchauffer de tout le jour ! Les visites, les souhaits de nouvel an, les friandises, les jouets ? Rien de tout cela. Et Marthe regarda, un peu envieuse, les plumes qui couraient agiles, avec leur petit bruit de souris grignotant dans une corbeille à papier.

A ce moment, Madame, levant les yeux, remarqua de sa voix que l'habitude du commandement avait rendue grincheuse :

« Et bien, Marthe ? Vous ne travaillez pas ? »

Une vingtaine de têtes ébourifées et animées par le feu de l'inspiration se tournèrent vers la coupable devenue cramoisie.

« Tâchez de vous mettre promptement à l'ouvrage, conclut dignement l'institutrice, les yeux attirés invinciblement par le livre grand ouvert sur le pupitre.

Tout retomba au silence. Pas tout à fait pourtant. La figure futée de la voisine de Marthe ne s'abaissa point sur le cahier et une petite voix drôle risqua :

— T'as rien écrit ?

— Non, dit simplement l'enfant. Que veux-tu que je dise puisque le premier de l'an c'est pour moi un jour comme les autres.

— Ah ! dit Berthe pensive. Puis elle risqua : « T'as pas eu seulement une orange ? Moi j'ai eu tout plein de jouets, mais tu sais, je m'en moque, maman les met tous dans l'armoire parce qu'ils sont trop beaux pour jouer avec. Alors, tu comprends... Seulement on a déjeuné chez ma tante. Et j'ai mangé tant de gâteaux que j'en étais malade le soir. Après tout, c'est pas si amusant que ça le premier de l'an. Je n'aime pas aller embrasser toutes les vieilles dames du quartier et mes tantes et les oncles et les cousins.

— Ah ! dit Marthe, et ce ah ! était tout à fait terne. Il voulait être poli, mais il manifestait simplement que Marthe n'avait pas d'opinion bien arrêtée là-dessus, n'ayant jamais eu d'oncle à visiter et n'étant pas assez pimpante et pomponnée pour exciter l'admiration des dames du quartier.

Elle ajouta pourtant, les yeux brillants :

— Comment peut on manger tant de gâteaux qu'on en soit malade. Je n'ai pas même eu de fromage avec mon pain ce jour là. »

Berthe ouvrit la bouche pour répondre, puis la referma, ne trouvant rien à dire, et finalement replongea son nez mutin dans le cahier où s'étalait le récit de ce jour tant aimé des gosses.

Marthe en fit autant. La réprimande de Madame l'avait touchée du reste et elle sentait, en bonne écolière, la nécessité d'écrire quelque chose.

Je vous ai dit que Marthe était naïve, aussi le quelque chose fut bref et gêna un peu Madame, lorsqu'elle lut le soir les rédactions enfantines :

Sans fioritures aucune, l'enfant disait : « J'ai eu bien froid au premier de l'an. Je n'ai eu qu'un morceau de pain à manger et maman n'en avait pas du tout. Nous n'avons pas fait de visites, mais nous avons reçu celle de la boulangère qui voulait des sous. Je ne désirerais pas recevoir tant de bonbons que je ne pourrais les manger, tant de jouets que je ne pourrais jouer avec, mais je voudrais bien que nous puissions être heureux, non seulement le jour de l'an mais encore toute l'année. »

Madame évita de lire le devoir à haute voix. Elle pensait avec pas mal de gens que le premier de l'an est un beau jour et qu'il ne faut pas le déflorer par des récits trop réalistes. Elle se contenta de dire sèchement à Marthe : « Votre devoir est peu intéressant. Vous n'avez donc aucune imagination pour n'avoir pu rien écrire de passionnant sur un pareil sujet. »

Et toutes les têtes blondes et brunes se tournèrent un peu moqueuse vers Marthe qui n'avait pas plus d'imagination que de dentelles et de rubans à sa robe.

ANNA MAHÉ.

ÉCHOS ET NOUVELLES

M. le Président de la République, accompagné de sa Maison militaire et de quelques invités a chassé hier, à Rambouillet.

Cent soixante pièces de gibier ont été inscrites au tableau. Chaque invité s'est retiré le carnier garni.

Les gardes de Rambouillet ont enfin mis la main sur un braconier jusqu'ici insaisissable. Il tendait ses collets, malgré toute leur vigilance, dans les chasses présidentielles. Il arrivait à prendre un lapin par ci, un lièvre par-là.

Cet homme vit avec une femme et trois enfants que l'on soupçonne de l'aider à consommer le gibier volé.

Injuriant les passants et surtout les passantes, trois jeunes hommes se faisaient remarquer boulevard de Clichy. Ils semblaient du meilleur monde. Les agents furent obligés néanmoins de les arrêter.

Ils sortaient de la Souris-Crevée et se trouvaient en état complet d'ivresse.

Un d'eux est le fils d'un député. On les a ramenés à leur domicile après les avoir un peu sermonnés. Il faut bien que jeunesse se passe.

On a trouvé avenue de Clichy, dans l'encoignure d'une porte cochère, une femme et deux enfants, étroitement serrés.

La mère et l'un des fils étaient morts. On a réussi à sauver le dernier. La faim et le froid avaient causé une double congestion. On pense que c'est une certaine imprévoyance qui a amené cette famille à une extrémité aussi douloureuse.

Le Conseil de guerre de Redon vient d'acquitter le Sergent-Major Restant qui avait souffleté un soldat dont la position était vraiment inconvenante envers ses supérieurs.

On avait fait beaucoup de bruit autour de cette petite affaire. Il est nécessaire que la discipline ne soit entravée par rien. C'est ce qu'ont bien compris les juges du Conseil de Guerre.

Le soldat Navilly passait devant le Conseil de Guerre de Besançon. Il avait frappé un caporal d'un coup de tête en pleine poitrine. Il osait dire pour son excuse qu'il était en état d'ivresse. Le Conseil n'a pas voulu accepter cette mauvaise raison.

Navilly a été condamné à mort. Les supérieurs doivent conserver le respect des inférieurs et on ne saurait tolérer aucun mot, aucun geste contre leurs personnes à quelque grade ils appartiennent.

(Extrait du *Bien Pensant*.)

LES VAINCUS

Ils s'en vont, les vaincus de nos luttes sociales,
Lentement, tout penchés sur de tremblants bâtons,
N'ayant plus de vivants, dans leurs faces glaciales,
Que leurs yeux clignotants s'ouvrant comme à tâtons.

Ils sont auréolés par de longs cheveux gris,
Tels que les arbres morts et recouverts de givre,
La tourmente et le temps les ont tout rabougris ;
Ils n'ont plus en leur corps assez de sang pour vivre.

Sur la place publique ils s'arrêtent souvent,
Se délassant, alors que ne souffle la bise.
Ils parlent moins entre eux qu'ils ne parlent au vent
Le rappel du passé les endort et les grise.

Psalmodiant alors des récits très lointains,
Ils disent leur labeur fait de tâches trop dures,
Quand ils œuvraient, depuis les soirs jusqu'aux matins,
Ne recevant jamais que d'amères injures

Rebutés, ils n'ont plus ces sysiphes nouveaux,
Qu'à rouler à jamais leur rocher de misère,
Avec pour vision au fond de leurs cerveaux,
L'image du malheur sombre qui désespère.

Jamais, dans leur cœur las, ne renaîtra l'espoir,
Leur force étant tombée au long des dures routes.
Et s'ils ne meurent pas quand vient l'ombre du soir,
Ils flattent les vainqueurs que chacun d'eux redoute.

HUGUES JAVELLE.

A TRAVERS LES RUES

— Hue, nom de Dieu, hue !

Dans la brume froide de ce soir de décembre, la bouche fumante, le relayeur jure et frappe son vieux cheval.

Il rentre, sa journée finie, mais nulle satisfaction ne s'exprime sur son visage, nulle hâte ne trahit le désir d'arriver vite au logis, à la soupe. La lassitude et le froid alourdissent son corps et son esprit. Le petit verre qu'il a dû prendre pour arriver au repas du soir a excité encore sa mauvaise humeur.

Rouge et trapu, serré dans sa blouse bleue, les traits durs et grossiers, il va, sans voir la rue illuminée et remuante.

Que regarder, d'ailleurs, dans cette rue qu'il monte et descend sans arrêt, sans repos, durant la longue journée, en courant d'un omnibus à l'autre ?

Oui, que lui font ces lumières vives, ce monde joyeux et agité ? Tout le jour le froid, la pluie l'ont torturé, ses pieds sont enflés, son corps endolori, sa tête lourde... hier, l'autre hier il en était de même. La nourriture mauvaise, le repos insuffisant l'ont vieilli, aigri. Il en a assez !

— Hue, nom de Dieu, hue !

Le cheval, grand et sec baisse la tête lui aussi, passit sous la grêle de coups. Il est vieux, usé, il connaît la mauvaise humeur des maîtres, il connaît la sale rue, mal nivelée, aux pavés glissants !

Les sabots se heurtent et glissent, les gros souliers de l'homme se posent lourdement tandis que la voix bourrue s'élève et que le bras se détend.

— Hue, nom de Dieu, hue !

Ils passent dans la rue qu'illuminent les magnifiques étalages. Dans les reflets des glaces, le jeu des lumières, les passants, jeunes et vieux, s'agitent, s'extasient, serrés dans leurs chauds vêtements.

Là, les bonbons en bocaux géants ou amoncelés en vrac dans les vitrines font penser les gamins à de gigantesques repas de sucreries. Ici, l'or, l'argent à profusion dans le scintillement des pierreries, arrêtent les femmes coquettes. Puis c'est le charcutier qui a entassé les viandes fumées, les conserves fines, les pâtés dorés sur des tapis de mousse. Puis encore viennent des bonbons rangés avec symétrie par couleur, par parfum, en étoiles. Les gâteaux envoient des bouffées de senteurs irrésistibles par la porte entre-baillée. Un choix merveilleux de douceurs et de friandises s'encadrent dans les dentelles de papier. Au coin, des gosses sont fascinés par un véritable musée de jouets. L'arche de Noé entr'ouverte laisse passer une procession d'animaux en bois, en baudruche ou en plumes. Arlequin et Polichinelle sourient au bout d'une ficelle devant une rangée de poupées. Des bataillons de soldats évoluent à côté d'un chemin de fer sur rails qui soulève l'admiration.

A chaque pas, dans le ruissellement de lumière, d'autres objets, de nouvelles tentations s'offrent aux appétits et à la frivolité.

Les trottoirs sont envahis par un monde remuant et gai, devant les vitrines les femmes s'extasient, les enfants font leur choix du doigt, bruyamment, les hommes réfléchissent Le désir s'allume sur les visages.

D'incessantes allées et venues s'établissent aux portes des magasins, et plus d'un, qui n'a pu satisfaire son caprice ou son besoin, arrête un regard mélancolique sur les fortunés qui remontent, rayonnants, encombrés de boîtes, de sacs et de paquets.

Sans rien voir, sans rien entendre, le cheval maigre et le relayeur bourru, traversent, harassés, cette foule animée de passions diverses d'où fusent des rires, des éclats de voix. L'odeur de l'écurie, l'approche du logis, ne hâte point leur marche, n'éveille aucune gaîté... c'est une journée de plus, voilà tout, et demain, oui demain et toujours...

Les vêtements alourdis et tièdes se collent à la peau et l'homme dans un malaise grandissant pense piétiner sur place tant le chemin paraît long...

— Hue nom de Dieu, hue !

La rue s'amincit, les magasins s'espacent, les passants sont moins nombreux, les pas de la bête et de l'homme résonnent entre les hautes maisons tristes.

Sur le trottoir, sagement deux bambins s'avancent, ravissants dans leurs fourrures lustrées. Une bonne les suit, avec de grandes boîtes et un filet rempli aux bras. La fillette babille : « Tu sais, grand'mère nous amène demain à l'arbre de noël ! — Je donnerai mon vieux dada au petit du concierge maintenant que j'en ai un de plus beau, songe gravement son frère...

La vie calme et paisible, les gâteries, la chaude affection de l'entourage, a dessiné aux enfants un visage charmant de quiétude et de douceur.

Chez ces petits êtres que les peines, les soucis, les heurts de l'existence ont évité, on devine un fonds de douceur, de bonté.

Ils avancent, doucement, devant la bonne, dans l'enchantement de leurs petits projets, lorsque, sous un porche, la fillette aperçoit un vieux mendiant attardé implorant le passant d'une voix désolée. Fouillant aussitôt dans la bourse brodée qui pend à son bras, de ses doigts gantés, discrètement elle dépose une pièce dans le chapeau du vieux. Et, serrés l'un contre l'autre, les enfants ravis s'éloignent.

A leur côté, résonnent maintenant les pas mornes et lourds du vieux renfort et de son maître Les réverbères s'auréolent d'un brouillard lumineux, les maisons s'effacent dans la brume tandis que la pluie fine et glaçiale commence à tomber...

L'homme, tout en marchant, a ramassé les lanières dans ses grosses mains ; s'écartant de la bête résignée, il les fait tournoyer dans l'air et frappe violemment :

— Hue ! nom de Dieu ! Hue !

Le bon petit garçon, aux boucles blondes se raidit, et secoué d'émotion, il s'exclame :

— Oh ! la méchante brute !

HENRI JAPONET.

Vœux et Souhaits

Noël... 1er janvier... Voilà des dates propices auxquelles les psychologues peuvent épiloguer à perte de vue sur l'imbécillité des foules hypocrites, sur leur veulerie, leur absurdité, sur les préjugés stupides et les faux sentiments dont elles sont animées.

Noël !... En ce jour de grâce, les fidèles ne trouvant pas dans l'humanité un cours propice à leur passion sentimentale, et dans la nature un sujet à leur extase admiratrice, vont fêter le 1907e anniversaire de la naissanc d'un individu qu'un être suprême (O ! sublime bêtise humaine dans sa croyance aveugle !) aurait enfanté de son souffle afin de le représenter sur la planète terre. Les hommes n'ont pas l'air de se douter que cet homme — lequel fut soi-disant un sage et paya de son martyre sa sagesse — est mort en défendant les sentiments de vérité qu'ils foulent aux pieds, a été crucifié pour avoir essayé de détruire les hypocrisies et les mensonges qui sont encore l'objet de leur vénération.

Si ce Jésus vivait aujourd'hui, il reverrait le triste spectacle de ces monstrueuses iniquités s'étalant avec plus d'impudeur encore que lorsqu'il les combattit, il y a près de 2.000 ans. Il est probable qu'il renouvellerait son beau geste, qu'il chasserait les marchands du temple. Mais je suppose que le pauvre homme doit fort peu se soucier maintenant des choses terrestres et célestes, et que cette fête et ce culte dont il est l'objet ne doivent pas être d'un bien grand effet sur sa matière transformée.

1er janvier !... En ce jour où dans sa course de toujours le Temps atteint, mais sans s'y arrêter, une de ces étapes dont les hommes ont divisé sa route, les gens ont le besoin d'exprimer les sentiments qu'ils éprouvent, et même ceux qu'ils n'éprouvent pas, pour des êtres qui leur sont chers, ou sensés l'être. C'est une excellente occasion d'approfondir l'élasticité et l'adaptation du langage pour l'expression d'affections vraiment sincères, de sentiments véritablement ancrés dans les cœurs. Les bonnes gens se congratulent mutuellement, s'embrassent, s'ingurgitent de concert force petits verres, échangent des cadeaux. Tel gendre, en souhaitant longue et heureuse vie à belle-maman, se demande anxieusement s'il sera bientôt débarrassé du vieux crampon et pourra mettre la main sur le magot. Les ouvriers font tous les vœux possibles pour leur patron qui, généreusement, leur laisse de quoi ne pas crever de faim sur la paille ; les camarades d'atelier se font l'un l'autre force souhaits, et demain, attachés à la glèbe, ils recommenceront le travail de mort qui tue leur conscience et rend inertes leur corps.

... Mais laissons ces affreuses visions réalistes ; ne descendons pas jusqu'au fond de la conscience humaine, nous nous perderions infailliblement dans les angoissantes ténèbres dont elle est remplie.

Avant de terminer, je veux cependant me plier devant les convenances, et, moi aussi, former un vœu. Je souhaite donc que le soleil de la Vérité apparaisse à nos yeux, que ses rayons incandescents allument des incendies aux quatre coins de l'horizon, qu'il enflamme, brûle, anéantisse la société désuète qui nous régit. Ne reculons pas devant l'action. Plus grandes sont les difficultés, plus grand doit être notre effort. Fonçons hardiment sur le monstre ; pas de fausse pudeur en voyant le sang couler ; élargissons sans pitié les plaies, et n'hésitons pas, s'il le faut, à semer la mort pour engendrer la Vie !

A. ROBERT.

LE JOUR DE L'AN D'UN PAUVRE

Premier janvier.

Dès que l'aube glacée glisse dans le taudis ses raies pales, le pauvre s'éveille, arrachée au sommeil par la longue habitude d'être matinal.

Il saute de son grabat et, grelottant, s'habille, l'âtre est silencieux et noir. Le pauvre n'a pas, même pour ses étrennes, un clair tison qui gaîment flambe.

Sitôt debout, le pauvre, s'il a un métier qui se puisse exercer en chambre, se met, comme de coutume à la besogne. Pour lui point de répit, point de jours fériés. Jamais il ne peut souffler, reprendre haleine, sous peine de crever de faim ensuite.

Que si son métier, au contraire, exige le vaste emplacement d'un atelier, ou d'une usine, comme usines et ateliers sont fermés aujourd'hui, le pauvre se croise les bras et fait les cent pas dans sa mansarde étroite, maudissant ce jour de repos forcé, ce chomage exceptionel, et songeant à la misère qui, elle, hélas ! jamais ne chôme.

Puis il déjeune, triste et seul, avec les maigres restes du dîner de la veille : une croûte de pain, un bout de charcuterie, un verre d'eau. Pendant ce temps, les heureux font de succulents repas à une table bruyante entourée de parents, d'amis. Mais le pauvre n'a pas d'amis, pas de parents. Le pauvre est seul, toujours seul.

Sa pitance avalée, il fait un peu de toilette. De l'armoire il tire ceux de ses beaux habits de pauvre homme, — roussis par le temps et par la crasse usés, — qui n'ont pas encore été vendus à vil prix au fripier ou donnés en gage à la bienfaisance usuraire du Mont de Piété. Bien qu'il n'ait aucune raison d'être heureux de l'universelle joie, il faut que le pauvre se fasse *beau*, ait l'air de prendre part à la fête, sous peine de passer pour un esprit mal fait, et peut-être pour un anarchiste.

Vêtu, il sort.

Il faut qu'il aille rendre de banales visites, souhaiter la bonne année à des êtres qui lui sont indifférents, à des patrons, à des personnes qui ont été *bonnes* pour lui, c'est-à-dire qui se sont fait un renom de générosité en criant sur les toits leurs bienfaits généreux. Si le pauvre se dispensait de ces formalités écœurantes, on le traiterait d'égoïste, d'ingrat, de canaille. Ces gens, d'ailleurs, le recevront du haut de leur grandeur, lui parleront, le regarderont à peine.

Il faudra même pour bien faire, que le pauvre consacre ses derniers sous à l'achat

de bonbons, de jouets bon marché, de s nés aux enfants de ses patrons, de ses « bienfaiteurs ». Les convenances l'exigent.

Pour les satisfaire, le pauvre jeûnera, se serrera le ventre quelques jours. Tant pis. La société n'a aucune obligation envers le pauvre; nonobstant le pauvre est soumis à toutes les obligations sociales.

Les simples cadeaux seront accueillis avec dédain. Les bienfaiteurs, les patrons n'en voulant pas pour leurs progénitures accablées de jouets chers, gorgés de fines confiseries. — en feront des largesses économiques et ne sauront au pauvre aucun gré de son sacrifice. Il est vrai que, s'il ne l'avait pas accompli, ce sacrifice douloureux, ils lui en eussent mortellement voulu.

Ses devoirs (!) de civilité remplis, le pauvre est libre.

Que va-t-il faire ? Il va errer.

Il n'a plus le sou. Des personnes lui doivent. Inutiles de se présenter. Les caisses sont fermées les dimanches et fêtes. Les riches s'amusent : que les « pauvres » se serrent le ventre !

Le pauvre ne veut point rentrer chez lui, — son chez lui étant un galetas dont la solitude l'effraie. Il préfère tuer le temps par un vagabondage sans but.

Dans les rues, sur les boulevards, deux flots de foule compacte et houleuse se croisent. Les bourgeois se baladent, épais, satisfaits, étalant d'un air béat leurs faces réjouies, leurs bedaines grasses, leurs toilettes cossues des jours de fêtes, traînant après eux des ribambelles de mioches qui piaillent, gueulent et font tapage, avec des trompettes de fer blanc, des petits tambours, des crécelles...

Le pauvre regarde passer les sociétés endimanchées. Pourquoi tous ces gens jubilent-ils ainsi ? Parce que l'or alourdit leurs goussets et parce qu'ils sont en famille. Lui est seul et sans le sou. Il n'a pas d'enfants, pas de femmes. Il ne saurait en avoir. Il pense à ces choses et son cœur se serre d'angoisse.

Son estomac aussi se serre, se recroqueville de faim. Car le jour tombe, le soir vient et voici l'heure du dîner. Le pauvre voit, dans les restaurants, les gargotes, une cohue de dîneurs s'entasser. Et les garçons courent, affairés, avec des pyramides de plats soignés. Le jour de l'an, les gens aiment à manger dehors, à se payer de fins gueuletons.

Le pauvre ne dînera pas.

Quelque temps encore, il traîne par les rues son désœuvrement ennuyé.

Puis fatigué, assombri, le ventre creux, la tête lourde, il regagne son misérable taudis.

La pipelette, qui connaît son coup de sonnette timide, le fait poser un bout de temps avant de tirer le cordon, parce qu'il n'a pu lui donner que de minimes étrennes, voire pas d'étrennes du tout.

Enfin on lui ouvre. Il grimpe fourbu, à sa mansarde...

Et se couche sans lumière, à tâtons, — en songeant avec amertume que cette année qui commence sera pour lui pareille à celle qui finit : *mauvaise et malheureuse.*

LUIS MARGOTON.

LES PROSTITUTIONS

On voit, tous les jours, avec regret, le mépris qu'inspire une prostituée au travailleur « honnête ». Il ne peut apercevoir ces femmes qui prostituent leur bas-ventre, sans ressentir une certaine répugnance.

Pauvre malheureux. Si, cependant il envisageait son propre cas ; s'il réfléchissait sur le sort qui lui est fait, il s'apercevrait bientôt qu'il n'y a aucune différence entre lui et cette femme qu'il dédaigne.

Que l'on prête son bas ventre ou que l'on prête ses bras, il n'y a guère de différence. Que le corps d'une femme serve à amuser les « gagas » ou que le corps d'un homme serve à procurer l'argent nécessaire à cet amusement peu importe. C'est toujours de la prostitution. L'appellation change, mais le fait est le même.

Quelle que soit la forme employée on diminue son individu, on est la chose des autres.

Travailleur, envisage l'état dans lequel tu te trouves. Rends-toi compte que le maquet reau, le patron, l'officier, le juge et tant d'autres, sont des improductifs qui vivent du labeur de la femme et de l'homme.

Quand tu auras bien vu cela, tu n'auras plus de mépris pour la fille de joie, entends tu, homme de peine. Quand tu auras bien compris, tu viendras vers nous ; tu nous aideras dans notre tâche éducatrice ; tu allieras tes forces aux nôtres, pour dire à tous qu'il est temps de libérer son individu

Mais si tu tardes ; si tu restes encore à l'arrière, nous ne pourrons avoir qu'un plaisir; celui de te détruire, car les anarchistes veulent abattre, suivant leurs forces, tous les obstacles qui barrent leur route.

JEAN SEPEU.

Légende de Noël

Dediée aux petits enfants de l'an 3000 (ou plus).

Il était une fois, il y a bien longtemps de cela, vers l'an 1900, un gros amas de pierres et de boue que les naturels d'alors appelaient Paris.

C'était la capitale d'un pays favorisé par un climat tempéré et où les céréales, les vignobles, les plus beaux fruits poussaient en abondance.

En s'approchant de cet amas de pierres, vainquant les odeurs pestilentielles qui s'en dégageaient, on le voyait sillonné de voies de toutes sortes : les unes, larges, bordées de belles maisons ; les autres, étroites, avec, de chaque côté, rangées et serrées, des maisons aux allures de souricières.

Ce jour-là, l'année se terminait, c'était fête par cette ville ; mais la nature paraissait bouder et la neige tombait à gros flocons.

Malgré cela, tout le long des rues, les magasins jetaient des flots de lumière et les yeux étaient attirés par des amas de victuailles bizarrement achalandés.

Les promeneurs, les acheteurs étaient nombreux : les uns, recouverts de chaudes fourrures, allaient, riants et béats, se moquant de la froidure ; les autres, au contraire, marchaient craintivement, ils étaient recouverts de loques, au travers desquelles se dessinaient leurs os ou se montraient leurs chairs.

De temps en temps, les seconds prenaient devers les premiers des attitudes suppliantes, que vous ne connaissez pas, chers enfants, mais qui consistaient à tendre la main en prononçant des paroles sans suite, d'un ton dolent. Ils demandaient l'aumône, c'est à dire qu'ils priaient les heureux de leur donner une part de leur superflu afin de pouvoir acquérir du nécessaire pour eux et leurs enfants.

Les trois quarts des bien vêtus passaient indifférents ; d'autres, parcimonieusement cherchaient en leur poche la plus petite offrande afin de leur donner.

Quand les loqueteux se montraient trop entreprenants, des hommes habillés tous de même sorte, bien chaudement, les rudoyaient et les chassaient des larges voies; quelquefois même ils les emmenaient après leur avoir mis des chaînes aux mains.

Et il y avait, en ces temps, si peu d'humanité, si peu de respect de l'individualité humaine, que les gens bien vêtus faisaient cercle et jetaient des lazzis aux pauvres hères ainsi traités, et que les mal vêtus courbaient la tête, effaçaient leurs épaules tâchant de faire oublier leur crime d'être pauvres en acquiesçant aux actes des hommes en uniforme.

Ces derniers s'appelaient des agents de la Force publique. On les entretenait gros et gras. Ils avaient pour mission de défendre les bien vêtus, les bien nourris, contre les loqueteux, les miséreux. Ils étaient, ce qui vous étonnera, de cette classe si malheureuse.

Mais nous causons beaucoup sans entrer dans le sujet.

Une femme était perdue en cette foule. La souffrance se lisait sur ses traits, et la misère sur les pauvres hardes qui la recouvraient. Mais en l'examinant, on la sentait jeune, on la voyait belle, fort belle.

Maintes fois sa main avait dessiné le geste de l'aumône, jamais elle n'avait eu la force de le terminer. Une fierté dernière restait en ses yeux, tout son être se révoltait contre l'avilissement de la supplication.

Souvent déjà des bien vêtus l'avaient coudoyée et lui avaient jeté des appels grossiers et, comme elle s'attardait devant un étalage garni de mets succulents et tentateurs, elle sentit dans son cou l'haleine chaude d'un homme qui lui soufflait : « Si tu veux monter, la chambre et la pièce ronde. »

C'est à peine, chers enfants, si vous osez comprendre ces paroles, tant elles vous paraissent surprenantes. La dignité de la femme, son libre choix, en ces temps barbares, n'étaient pas plus respectées que la dignité humaine. La beauté, la grâce, la jeunesse des femmes pauvres étaient achetées par les bien vêtus, les riches. Nul de leurs goûts n'était respecté et les plus vieux, les plus laids à fourrures, avaient, presque pour un morceau de pain, les plus jeunes et les plus jolies femmes.

On affectait alors une grande morale et une grande pudeur ; nos unions libres de maintenant étaient fort bannies : l'amour se faisait toujours par intermédiaires, ou se vendait en des marchés spéciaux.

Notre pauvre inconnue rougit, se retourna. L'homme était vieux, il étaid laid, des yeux enfoncés dans la graisse de ses joues, deux ou trois mentons, un gros ventre... O sa jeunesse, à ce vieillard, à ce laid jouisseur. Elle hésita, puis parut sur son beau visage, une contraction, elle haussa les épaules... elle accepta.

Elle suivit l'homme, dans un hôtel, en quelque rue voisine de la grande artère. Dans une chambre banale où se sentaient les ruts vénaux, elle vendit son corps aux caresses bestiales du passant.

Satisfait, l'homme s'en allait à d'autres plaisirs. Elle, devant l'hôtel, regardait la « pièce ronde » comme égarée, puis elle se ressaisit. L'acte qu'elle venait de commettre, c'était pour ce métal. Ce métal, c'était du pain pour l'enfant qui avait faim ; ce métal, c'était du charbon, pour l'enfant qui avait froid... pour son enfant, là-bas, dans la mansarde.

Elle entra, en coup de vent, dans un magasin où s'étalait le pain doré sous toutes ses formes. Des servantes qui s'empressaient près des bien vêtus, la dévisagèrent soupçonneusement : « Une livre de pain, s'il vous plait » Car le pain, chers enfants, cette indispensable nourriture, se vendait ainsi que tout. On la servit, et heureuse d'avoir du pain à elle, la pauvresse jeta la pièce sur le comptoir, elle rendit un son mat..., une voix méchante, disait : « Fausse, faut pas nous la faire, ma petite. » Des mains brutales lui arrachaient le pain et la poussaient dehors.

Elle comprit ; elle avait été volée, trompée. Le sacrifice dernier de la mère pour l'enfant avait été inutile. Des injures venaient à sa bouche contre le goulu qui avait mangé sa chair, respiré sa jeunesse, sans vouloir lui laisser une bribe de son bien-être.

Mais sa tête vide se courba, de grosses larmes coulèrent le long de ses joues ; elle prit le chemin des voies étroites, des maisons noires, laissant, loin derrière elle, le quartier de luxe et de pléthore.

Et, dans la plus étroite rue, devant la plus noire maison, elle s'arrêta, elle suivit une longue allée, monta l'escalier, et, tout en haut, retenant sa respiration, doucement elle ouvrit la porte de sa chambre.

O l'affreuse mansarde, ô le noir taudis. Par terre un matelas sur lequel deux ou trois sacs étaient jetés, tout près une table aux planches mal jointes, un fourneau dont les trois trous béants semblaient jeter du froid, une malle grise en un coin et c'était tout. Un jour blafard se glissait par une lucarne dont la vitre cassée laissait souffler la bise.

C'était tout... disions-nous? non : dans un coin jetant presque une note gaie, un berceau. Dans ce berceau tout l'amour maternel se dessinait vainqueur ; des mille riens embellissaient ce nid. Un enfant de cinq ou six ans y reposait.

Le premier regard de la femme fut pour lui. Hélas! elle rentrait comme elle était partie, les mains vides, pas de pain, pas de bois, c'était la mort, l'inévitable mort. Sa mort, celle du chérubin, de cet avenir. Ses yeux ruisselèrent de larmes, elle s'approcha à pas lents du berceau. O ironie, l'enfant, en son rêve, souriait à la vue de quelques lointains paradis, du vôtre, ô chers enfants

Alors, elle retint son souffle, mais un désir de baiser cette chair innocente, cette chair de sa chair naquit impérieux et elle posa ses lèvres sur le front de l'enfant.

Celui ci ouvrit lentement ses grands yeux encore pleins de joie extatique, les jeta sur sa mère en larmes, sur la table vide, sur le poêle éteint, et tout triste :

« O maman! ce n'était qu'un rêve... mais quel beau rêve! Nous n'avions plus faim... nous n'avions plus froid... jamais. »

ALBERT LIBERTAD.

Noël ! Noël !

Noël ! Noël ! c'est Noël !

Sur les boulevards, devant les magasins brillamment éclairés, regorgeants de jouets et de joujoux de toutes sortes, les déclassés, miséreux, crève-la-faim, attirés par l'éclat et les lueurs du clinquant, s'obstinent à rester là, sous la bise glaciale, regardent avec des yeux d'envie tous ces objets étalés là comme pour attiser leur convoitise.

D'un œil jaloux, leurs enfants, grelottant sous les hardes, regardent passer les riches ou les ouvriers aisés, les bras surchargés de toutes ces choses dont ils vont garnir les souliers des marmots endormis.

Noël ! Noël ! c'est Noël !

Par de copieuses libations et des saoûleries familiales, les ouvriers antimilitaristes, socialistes, syndicalistes et autres anticléricaux, fêteront à qui mieux mieux l'anniversaire de la naissance de l'Enfant-Dieu de Bethléem, sans avoir omis d'annoncer à leurs mioches la descente miraculeuse du « Jésus », grand distributeur de friandises et de jouets merveilleux, aux enfants *dociles* et *obéissants* envers leurs parents.

En la circonstance, ils achèteront fusils, sabres, soldats de plomb, etc., pour leur progéniture, dont ils n'oublieront pas à l'occasion, de réveiller la vanité. Ils feront remarquer à leurs gosses les nombreux jouets dont ils sont gratifiés, contrairement aux mioches du voisin d'à côté ou d'en face, moins favorisés par le sort, en leur recommandant de bien veiller à ce que ces derniers ne les leur volent.

Noël ! Noël ! c'est Noël ! Et ainsi vont se perpétuant grâce à la veulerie et à l'inconscience d'individus prétendus éduqués, hurleurs d'*internationale* aux jours de manifestations, chanteurs de cantiques aux jours de processions et d'exhibitions sacrées, les religions de Dieu, Patrie, Propriété, pour le plus grand bien des maîtres et de leurs prêtres à défroque plus ou moins laïque et sociale, faisant boire à pleine coupe aux jeunes générations l'amer breuvage de l'irraison et de la mort.

Noël ! Noël ! c'est Noël !

V. GODONNÈCHE.

Les Folies Sociales

« Toute notre sagesse est servile ; tous nos usages ne sont que gêne, contrainte, assujettissement. »

Si J. J. Rousseau avait toujours tenu un pareil langage, on pourrait le ranger parmi les précurseurs de l'anarchisme.

Ces paroles prononcées à l'adresse de ses contemporains, auraient pu être, par lui, répétées et appliquées à la génération actuelle s il eut vécu de nos jours.

C'est au premier jour de chaque année nouvelle, et avec une affectation nécessaire à l'ordre social, que se déploie, dans chaque famille, dans chaque organisation l'étalage le plus méprisable de l'hypocrisie. Le Tartufe de Molière se retrouve sur tous les visages, dans toutes les paroles, dans tous les actes. Plus votre situation est élevée, plus les vœux et les souhaits formulés à votre adresse sont empreints de dissimulation, les faces se couvrent du masque du mensonge et de la jalousie.

Les règles et l'étiquette sont observées !

C'est e jour où les « « familles » et les foules accomplissent leur « devoir » de nouvelle année ! ! !

Mais la manière de régler, après examen, nos facultés, nos idées en raison de notre caractère, de nos désirs, de notre vie, n'a jamais été le moyen auquel a eu recours notre espèce. La logique ne se trouve pas dans notre mentalité, nous ne la cherchons pas dans les faits acquis par les découvertes scientifiques ; elle est remplacée, dans toutes les classes sociales, par la puissance persistante de la routine, des usages et des préjugés.

Aucune résolution n'a voulu détruire ces erreurs séculaires : cette contagion épidémique fait la force des gouvernants.

Aussi l'habitude, l'étrange habitude ! ne perpétue-t-elle pas toutes les folies des traditions et des grotesques coutumes d'époques disparues ? l'habitude, n'enserre-t-elle pas l'esprit dans un réseau inextricable d'erreurs, n'est-ce pas par elle que nous vivons en lui soumettant toutes nos facultés physiques et intellectuelles ? N'est-ce pas à ce phénomène automatique, qu'inconsciemment nous recourrons pour sanctionner nos actes, nos besoins, machinalement, sans analyse ?

Nous entrevoyons bien le mieux, même nous l'approuvons, mais pour ne rien changer à nos habitudes, nous suivons le pire.

Commençons-nous à nous pénétrer du néant des pratiques surannées de la superstition religieuse, que vite, de peur d'écarter à tout jamais les apparences trompeuses, nous nous empressons d'adapter tout le rituel patriotique et militariste agrémenté des dogmes du mariage et de l'enterrement civils, avec musique pour l'un et oraison funèbre pour l'autre.

Nous n'évitons un écueil que pour nous écraser sur un autre plus formidable.

Les acteurs et les couleurs peuvent varier, mais il est toujours à remarquer que c'est avec une égale passion de mise en scène, avec le même étalage d'ostentation puérile, que nous pratiquons le culte des symboles et l'amour des oripeaux.

Nous nous élevons constamment contre le ridicule accoutrement des enjuponnés du clergé et de la magistrature, contre la manie des décorations et des uniformes ; mais sitôt qu'une occasion se présente nous tombons dans des travers non moins absurdes.

Ceux qui, dans les loges maçonniques s'affublent de tabliers et de cordons plus ou moins chamarrés de signes bizarres et adoptent un jargon idiot, sont atteints du même désordre mental que leurs antagonistes.

Lorsque la mort vient à supprimer un être que nous avons aimé, est-ce par le port du crêpe ou par la couleur du vêtement que nous devons faire mesurer le degré de douleur qui nous étreint ?

Les anarchistes conformant leur conduite à leurs convictions, devraient s'imposer l'obligation de bannir la duplicité et l'hypocrisie des relations sociales. Ce serait un grand pas de fait dans la voie de la propagande par le fait.

Est-ce que tout le cérémonial protocolaire, scrupuleusement réglementé de formes extérieures, pour recevoir un récipiendaire dans un ordre, dans une compagnie ; pour l'élever à une dignité quelconque, ne dénote pas l'esprit morbide dans lequel notre éducation fait sombrer notre entendement ?

Toutes nos pensées, nos actions sont dirigées par l'ambition, l'orgueil, la vanité.

C'est avec un sentiment de gloriole qu'un de mes bons amis « révolutionnaire unifié » qui, je suis certain, me pardonnera mon indiscrétion, me lisait une lettre qu'il adressait à un ministre, ancien antimilitariste, qu'il qualifiait avec emphase de « Son excellence ».

Que signifie aussi le titre de maître dont se parent tous les officiers ministériels et autres avocats de moindre importance ; ainsi que celui de Docteur donné aux médecins à l'exclusion des autres diplômés qui possèdent des pièces analogues aux leurs ?

Pourquoi réserve-t-on ce stupide privilège aux seuls docteurs en médecine, et n'en gratifie-t-on pas, avec aussi peu de raison, du reste, les lauréats des divers concours officiels ?

Mystère !

Le titre de docteur en médecine fait partie intégrante de l'individu qui a été reçu dans les formes convenues, après avoir, au préalable, acquitté les droits fiscaux.

Il sera désormais « docteur », quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse : docteur partout, en marchant, en dormant, en buvant, en mangeant ; docteur encore lorsqu'il se mouchera ou qu'il évacuera.

Son titre sera indélébile.

Le devoir des anarchistes est de réagir contre ces tendances funestes et rétrogrades, qui ne sont inspirées que par un esprit de routine ou de servile imitation.

Il n'est pas nécessaire de parler et d'agir autrement que la nature le comporte, que la nécessité l'exige et que le bon sens le prescrit.

On s'explique l'imitation voulue, discutée, raisonnée, lorsqu'elle est appropriée aux besoins de l'individu.

Quant à l'imitation simiesque, en dehors de la première enfance, nous devons l'écarter résolument des moindres actes de notre vie.

Réagissons donc vigoureusement contre ces errements déplorables, que nous ont légués des siècles d'ignorance, et dont le maintien ne peut être justifié que par notre résignation à la servitude volontaire.

La masse est encore imprégnée, pour son malheur et pour le nôtre, d'une foule de préjugés ; elle se courbe avec une soumission aveugle devant l'autorité, accepte avec empressement la parole dorée de tous les malfaiteurs politiques.

Attachons-nous donc à faire pénétrer la logique anarchique dans cette société enténébrée en la débarrassant par les moyens les plus énergiques du parasitisme légal et illégal.

Pour commencer, laissons à d'autres la puérile manie des souhaits et des vœux de nouvel an. Ces tartufferies, ces hypocrisies ne sauraient nous convenir.

CASSIUS.

Deux Proverbes

Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien.

C'est en vain que je sonde ma mémoire et triture mes méninges pour donner un nom au cuistre qui n'a su reconnaître en lui-même et en ses semblables que le caractère soumis et rampant du chien.

N'admirer chez l'homme que la soumission du chien léchant la main qui l'a battu, que la dégoûtante flatterie du petit griffon toujours à faire des caresses, que la stupidité de l'épagneul rapportant le gibier à son maître, n'est-ce pas le comble de l'impudence ou de la servilité, de la bassesse ou de l'abrutissement ?

C'est votre rôle à vous, Messieurs les dirigeants, qui vivez de la bêtise des hommes, d'exalter de soi disantes vertus. Ne sont-elles pas favorables à votre domination ? Vous déclarez beau ce qui vous est utile et laid ce qui peut troubler votre quiétude.

Pour vous, ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est bien le chien. A toute la meute des dégénérés, mendiant honneurs et luxe, faisant lâchetés et courbettes serviles, jetez pensions et décorations comme au petit chien qui caresse on jette un morceau de sucre. Allez, enseignant partout que ce qu'il y a de meilleur dans le flic brutal : c'est le chien de garde ; chez l'honnête ouvrier : c'est le chien de chasse. Dites bien que ce qui vous plaît le mieux dans l'employé obséquieux et plat : c'est le petit chien lèche-bottes.

Après avoir dressé et mâté les hommes grâce aux lois et aux prisons, apprenez-leur à vous baiser les mains en signe de reconnaissance et de soumission. Mais ne leur dites pas qu'ils sont des hommes, ce terme ne saurait s'appliquer aux cerveaux émasculés qui jamais ne pensent, aux aveulis qui se complaisent en leur servitude. Il s'applique à ceux qui ne se plient jamais sous la tyrannie ; à ceux qui ne veulent pas être des esclaves ; à ceux qui sont prêts à manger le berger pensant avant tout que : Notre maître c'est notre ennemi.

CH. OUBRERIE.

Lettre ouverte à Bertillon

Chef des Travaux de Statistique de Paris

Après lecture de vos articles, on se rend fort bien compte que vous remplissez à merveille votre rôle. Payé pour mentir, vous vous en acquittez avec un zèle touchant.

Le trop plein de vos élucubrations va se déverser dans l'Egout, en compagnie des articles (?) éhontés du Mouthon Chanteur, du Gérault Mouchard et autres gens de même acabit. Vos mensonges passeraient inaperçus, s'ils étaient exprimés par un quelconque personnage, mais d'une personnalité telle que la vôtre, tout est accepté comme vrai : Monsieur Bertillon, chef des travaux, etc. etc.... l'a dit ! C'est presque un acte de foi ! c'est tout au moins une vérité pour le bon populo s'enthousiasmant à la lecture de vos sottises, comme il se délecte à l'exposé de l'affaire Syveton.

Votre indignation ne connaît plus de bornes, quand votre compère Meslier soutient que ce n'est pas la France seule qui se dépeuple, mais tous les pays, et qu'il déclare formellement être partisan de la dépopulation par la grève des mères, lasses de voir leurs enfants souffrir et mourir de faim. C'est avec vous une lutte confraternelle, à coups de chiffres et de statistiques, chiffres et statistiques qu'on fait mentir, selon les besoins du parti.

Vous feignez d'ignorer les causes de ce dépeuplement, et pourtant nul mieux que vous n'est à même d'en connaître, ou d'en pénétrer les raisons. Mieux que nous, vous savez à quelle proportion s'élève la mortalité infantile chez les pauvres ; victimes de la mauvaise organisation sociale que vous soutenez.

Mais dans votre haine de classe et dans votre désir de maintenir les privilèges de votre caste, peu vous en chault. Ce qu'il vous faut, c'est l'abrutissement des masses gênées par des nichées de gosses, c'est l'anéantissement de l'individu, déjà abruti par une journée passée à la géhenne patronale, et retrouvant la marmaille à son taudis. Il maudira le sort qui l'accule à la misère sans prendre la force d'en sortir. Il restera un résigné.

Ce quil vous faut, c'est la concurrence entre salariés, contraignant les individus à prostituer leurs bras, leurs cerveaux, où leurs bas ventres pour un salaire de famine ne leur permettant de récupérer aucune énergie les faisant soumis et respectueux des lois, les rendant incapables de penser et d'agir, de se libérer du garrot dans lequel vous les étreignez.

La propagande anarchiste produit ses effets. Les foules, de plus en plus, sont éduquées, et le travail de ses propagandistes triomphe de l'œuvre néfaste du repopulateur Piot. Les mères refusent de produire des défenseurs de vos privilèges et de votre propriété Et l'abstention procréatrice va en s'accentuant C'est ce qui déchaîne vos jérémiades hypocrites et vos insanités mensongères.

Vous pouvez tresser des couronnes à votre compère dont la folie patriotarde et la manie revancharde sont de sûrs garants de sa sincérité.

Mais vous qui, de par vos fonctions, connaissez mieux que d'autres, l'état actuel des choses, qui possédez les preuves des causes de la misère sociale, vous n'avez même pas l'excuse d'être un imbécile. Non, vous êtes simplement un de ces parasites venimeux qui pullulent sur la terre et dont certains procédés chimiques pourraient faire disparaître toutes traces, pour le plus grand bien de ceux qui en sont encombrés.

EILOD.

Ce n° sera expédié par retour, pour vente et distribution.

FRANCO, 6 FR, 50 LE CENT.

Revue des Journaux

LE LIBERTAIRE.

Un article de belle allure de Georges Yvetôt à propos de *Fougères*. Peut-être un peu optimiste, mais n'est-il pas bon de l'être parfois ?

Une ballade en prose un peu trop mystique sur *l'homme et sa rédemption*, de Stephen Mac Say.

Une *Parabole du temps présent* de M. Devaldès joliment tournée. La bêtise du géant Populo dans sa lutte contre le nain Privilégié y est montrée d'une façon saisissante

Les fluctuations et les changements des hommes, nous dit Roussel, n'empêcheront pas la terre de tourner. Heureusement.

Le vol est-il un droit raisonné ? demandait Madeleine Vernet. Deux réponses pleines d'esprit, ce qui est bien, et concluantes, ce qui est mieux, de Lucie Charvenase et de Hélène Quiero, viennent dire qu'il ne saurait y avoir *vol*.

Mauricius montre, en terminant si simplement la querelle de mots et aussi de faits, disons le, qu'il avait avec Poilo, mieux que de l'esprit. Savoir revenir sur ses pas, n'est pas le propre de beaucoup d'hommes.

LES TEMPS NOUVEAUX.

Amédée Dunois ironise joliment *la Comédie* par excellence, la comédie de la Séparation. C'est encore de la poudre jetée aux yeux des gogos.

Stephen Mac Say montre le ridicule de la proposition de quelques membres de la Ligue de l'Enseignement à propos de l'Education militaire par les instituteurs. Déjà essayé, ce projet a fait four il y a quelque vingt ans. Ne lui souhaitons pas meilleure vie.

P. M. donne des chiffres en face des insinuations de Basly. Ce dernier s'est tu et se taira. La calomnie est le fait des députés socialistes en général et de ceux du Nord en particulier.

Les Margueritte, qui se croient obligés de jouer la corde patriotique, disent à ce propos maintes âneries que relèvent A. Pratelle. Ça nous est égal d'avoir une âme d'esclave si nous avons un corps d'homme libre.

LA GUERRE SOCIALE.

L'Avant-Garde nous avait promis de ressusciter sitôt la période difficile des élections passée. Elle a tenu parole. Mais elle a un peu changé de peau. Elle a nom *la guerre sociale*. C'est toujours l'accouplement bizarre de la carpe et du lapin. Le P. S. U. côtoie l'A. I. A., la C. G. T. frôle l'A. S. R. Rien qui peut nous intéresser.

L'ASSIETTE AU BEURRE N° 229.

Sous le titre général *le fils de l'homme*, voilà une série de dessins vraiment intéressante. Le texte qui l'accompagne ne l'est pas moins, si ce n'est plus. Dessins de Galamis. Texte de J le Guilain.

LE LISEUR.

Ce qu'on peut lire

Nous pouvons procurer aux camarades tous les ouvrages qu'ils désirent. Mieux qu'un intermédiaire quelconque nous saurons utiliser les bénéfices de la librairie.

Pour ceux qui veulent acquérir des notions d'histoire naturelle, de physiologie.... nous avons un stock de volumes de l'édition nouvelle à bon marché :

Les Énigmes de l'Univers, par *Hæckel*	2 00
Origine de l'homme, —	1 »
Le Monisme —	1 »
Force et Matière, par *Buchner*	2 »
Origine des Espèces, par *Darwin*	2 50

Pour répandre autour de soi, pour faire lire et pour y puiser des arguments spéciaux, la brochure est excellente. Contre le préjugé Patriotique, nous avons :

Patrie, Guerre, Caserne, par *Ch. Albert*	0 10
Militarisme, par *Domela Nieuwenhuis*	» »
Lettre de Pioupious, par *F. Henry*	» »
Colonisation, par *Jean Grave*	» »
Le Nouveau Manuel du Soldat	» »
L'Antipatriotisme, par *G. Hervé*	» »
La Crosse en l'air ! par *E. Girault*	» 05

Parmi les brochures antireligieuses : nous tenons en réserve :

Dieu n'existe pas, par *D. Elmassian*	0 10
Non, Dieu n'est pas ! par le *Curé Meslier*	» »
Les Crimes de Dieu, par *S. Faure*	0 15
La Peste Religieuse, par *Jean Most*	0 05
A bas les Morts, par *E. Girault*	» »

Sur l'Education, la Famille, on peut lire :

Education, Autorité Paternelle, par *Jean Grave*	0 10
Enseignement bourgeois et ens. libertaire —	» »
L'Education de Demain, par *Laisant*	» »
Education libertaire, par *D. Nieuwenhuis*	» »
L'Immoralité du Mariage, par *R. Chaughi*	» »
La Femme esclave —	» »

Concernant les mensonges de la Politique et de la Propriété, les problèmes économiques, voilà

Les Endormeurs, par *M, Bakounine*	0 10
L'Absurdité de la Politique, par *Paraf Javal*	0 15
— des soi-disant Libre-Penseurs —	0 10
— de la Propriété —	1 »
La Grève des Electeurs, par *O. Mirbeau*	» 10
L'Etat, son rôle historique, par *P. Kropothine*	» 20
La Vindicte, appelée Justice —	» 10
Electeur, écoute ! par *André Lorulot*	« 05
Pages d'histoire socialiste, par *Tcherkesoff*	0 30
Besponsabilité et Solidarité ouvrières, par *Nettlau*	» 10
Entre Paysans, par *Malatesta*	» »
Travail et Surmenage, par *Pierrot*	» 15
Le Machinisme, par *Jean Grave*	» 10

A ceux qui désirent apprendre les moyens préservatifs contre la maternité, nous recommandons :

Génération Consciente, par *F. Sutor*	0 55
Préservation Sexuelle, par *Lip Tay*	0 75

Enfin, voici quelques brochures plus générales, donnant les grandes lignes de la philosophie anarchiste :

Anarchie, par *André Girard*	0 05
Aux anarchistes qui s'ignorent, par *Ch. Albert*	» »
Anarchie et Communisme, par *P. Kropotkine*	» 10
Les Temps Nouveaux —	» 25
L'Anarchie, sa philosophie son idéal —	1 »
La Panacée Révolution, par *Jean Grave*	0 10
La Question Sociale, par *Sébastien Faure*	» »
Légitimation des actes de révolte, par *Étiévant*	» »
Déclarations —	» »
Arguments anarchistes, par *A Beaure*	» 20

Comme munitions, pour les amateurs de distribution, nous faisons de petits paquets de 25 brochures mélangées au prix de *0 fr. 50*. Ce sont :

L'Absurdité de la Politique, par *Paraf-Javal*.
A mon Frère le Paysan, par *Élisée Reclus*.
L'Ordre, par *Kropotkine*.

Après ces ouvrages, nous avons toute la bibliothèque sociologique :

de Kropotkine — La Conquête du Pain (2,75) ; Paroles d'un Révolté (1,50) ; L'Entr'aide (3 fr.) Autour d'une Vie (2,75)
de Jean Grave. — L'Anarchie, son but, ses moyens (2,75) La Société Mourante et l'Anarchie (2,75) ; La Société Future (2,75) ; L'Individu et la Société (2,75) ; La Société au lendemain de la Révolution (1 fr.)
d'Élisée Reclus. — Evolution, Révolution et idéal anarchique, (2,75) ; Les Primitifs (4,00)
de Charles Albert. — L'Amour Libre, (2,75)
de Bakounine. — Œuvres, (2,75) ; Correspondance (2,75)
S. Faure. — La Douleur Universelle (2,75)
de Charles Malato. — De la Commune à l'Anarchie (2,75) ; l'Homme Nouveau (1 fr.) ; Les Joyeusetés de l'exil (2,75) ; La Philosophie de l'Anarchie (2,75)
et les œuvres de *Hamon, Elie Reclus, Un Proscrit, Domela Nieuwenhuis, Christian Cornelissen, Tarrida del Marmol, Pierre Lavroff, Louise Michel*.

Pour finir l'inventaire de nos produits subversifs, rappelons qu'il faut saisir chaque occasion pour répandre nos placards et affiches antiélectoraux :

Le Bétail Electoral - *Le Criminel*, placards à 3 fr. le mille
A l'Homme qui va voter, affiche en deux dessins, 3 fr. le cent
et l'affiche antimilitariste : *Aux Soldats*, à 3 fr. le cent

Les Camarades qui peuvent et veulent aider notre Travail enverront au plus vite leurs sous (1) pour la MACHINE.

(1) Nous recevons aussi les pièces, et aussi les billets.

Où l'on discute ! Où l'on se voit !

CAUSERIES POPULAIRES (des XVII° et XVIII°, 22, rue de la Barre). — Lundi, 31 décembre, à 8 heures et demie du soir, causerie sur les THÉORIES DE L'ANARCHIE par Henri Japonet, Anna-Mahé, Libertad, Léon Israel, etc. — X. *Le Coopératisme*,

CAUSERIES POPULAIRES (des X° et XI°, 5, cité d'Angoulême (66, rue d'Angoulême). — Mercredi, 2 janvier, à 8 heures et demie du soir : *La femme dans l'action*, par Albert Libertad.

CAUSERIES POPULAIRES (des V° et XIII°, 17, rue Duméril). — Samedi, 29 décembre, à 8 heures et demie du soir : *Causerie sur les théories de l'anarchie*. — Tous les mardis et jeudis, réunions amicales.

JEUNESSE LIBRE (Salle Jules, 6, boulevard Magenta). — Lundi, 31 décembre, à 8 heures et demie du soir : *La grève des capitalistes*, par Vallet.

La Gérante : A. MAHÉE — Impr. des Causeries Pop. Arm. MAHÉ
Composée par des Camarades